

ARMOIRIES DE TERMONDE

XXVIII

TERMONDE ET ALOST. — LE CHEVAL DE BAYARD. — VAN DYCK ET RUBENS.
LE PREMIER IMPRIMEUR DE LA BELGIQUE. — BEFFROI ET CARILLON.



U-DESSOUS de Gand, comme position géographique et comme importance, se trouvent deux villes qui semblent être, à l'est du pays flamand, les gardiennes vigilantes de la province. Ces deux villes, Alost et Termonde, ont toutes deux une origine ancienne, un passé glorieux, et une importance suffisante dans l'histoire pour que leur nom ne puisse être oublié. L'une et l'autre doivent ce nom à un accident topographique. Alost (*al-oost*) signifie, au dire des géographes, tout à fait à l'Est et marque bien la place qu'occupe cette antique cité sur la carte de la Flandre. Termonde, dont le nom flamand Dendermonde veut dire « bouche de la Dender », a reçu cette appellation à cause du confluent de la *Dender* et de l'*Escaut* qui s'opère dans ses murs. Il semble que de cette communauté d'origine, de nom et de patrie, de leur voisinage et des rapports fréquents qui en résultent, il aurait dû naître entre les habitants de ces deux villes une intimité, un lien, une affinité capables d'en faire les deux doigts d'une même main, les deux membres d'un même corps. Il n'en est rien. A aucune époque de l'histoire, cette fraternité si naturelle et si enviable n'a existé. Jamais deux cités n'ont été séparées par

une jalousie plus curieuse que celle qui a toujours divisé Alost et Termonde.

Aujourd'hui qu'avec leur caractère original, leurs droits et leurs privilèges, les vieilles villes du pays flamingant ont abdiqué presque toutes leurs haines de clocher et leurs jalousies locales, cette animosité est infiniment moins sensible qu'il y a un siècle ou deux, mais on en trouve encore des traces journalières, et c'est surtout par des plaisanteries, par des chansons ingénieuses, des couplets plus ou moins spirituels, des quolibets plus ou moins piquants, que ce vieux reste de mauvais vouloir instinctif trouve moyen de se manifester d'une façon quasiment journalière.

Ainsi, il est bien rare qu'un gamin de Termonde aperçoive un pacifique citoyen d'Alost, sans se prendre à fredonner ce couplet historique :

'T ros Bayaerd maeckt zyn ronde
 In de Stadt van Dendermonde.
 Die van Aelst die zyn zoo Kwaed,
 Om dat hier 't ros Beyaerd gaet¹.

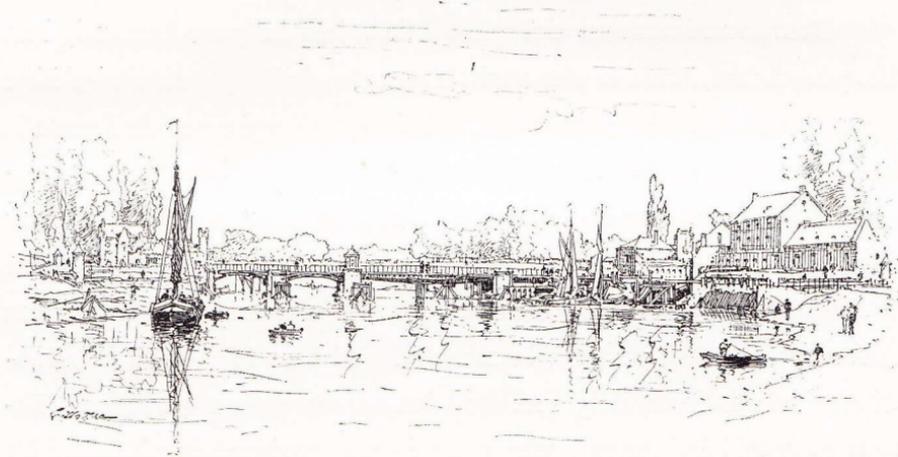
Le Bayard ou *Beyaerd*, dont il s'agit ici, n'est pas le chevalier sans peur et sans reproche, dont il est si fort question sous le règne de François I^{er}. C'est un cheval, *'t ros Beyaerd*, le légendaire coursier des quatre fils Aymon. Par suite de quelle mystérieuse préférence l'ombre de ce coursier fabuleux est-elle venue chercher un refuge posthume à Termonde ? L'histoire ni la légende ne le disent point. Par suite de quel enchantement ce *ros Beyaerd* est-il demeuré le fidèle et vigilant gardien de la cité ? Personne, parmi les plus érudits, n'en a gardé le souvenir. Pourquoi les gens d'Alost éprouvent-ils un si grand dépit de savoir leur voisine si bien gardée par ce revenant

1. Voici la traduction presque littérale de ce couplet qui ne saurait figurer, à aucun titre, parmi les chefs-d'œuvre de la poésie flamande :

Le cheval Bayard fait sa ronde
 Dans la cité de Dendermonde.
 Ceux d'Alost sont fort en courroux,
 De ce que Bayard est chez nous.

à quatre pattes ? Bien savant qui le dirait. Il semble que cette rivalité, dont l'origine se perd dans la nuit de l'épopée carlovingienne, devrait s'être attiédie avec les siècles. Il n'en est rien. Tout a été oublié sauf le sentiment de rancune inconsciente qui anime ces deux villes. Encore à l'heure actuelle, les oreilles des habitants d'Alost supportent mal le fameux couplet. Au lieu d'en rire, beaucoup s'en fâchent.

Disons vite que Bayard, ce grand cheval de bataille, ne doit pas



TERMONDE : VUE PRISE SUR L'ESCAUT

être rendu responsable de cette animosité toute locale. Il en est le prétexte et non la cause réelle. Ses promenades, que les Termondois célèbrent dans leurs vers plus curieux qu'euphoniques, sont aussi peu fréquentes que régulièrement limitées. Une ou deux fois par an, Bayard sort en compagnie du Géant et de la Géante, pour prendre part au cortège traditionnel, qui est demeuré une des curiosités de Termonde ; et tout le reste de l'année, il demeure paisiblement enfermé dans un hangar de planches en compagnie de cette même géante et de ce même géant. Aucun indiscret jusqu'à présent ne s'est donné, que je sache, la mission de recueillir les propos que peuvent tenir entre eux, pendant leur longue séquestration, ces trois majestueux colosses. Mais il y aurait gros à parier que jamais une injure ou une provoca-

tion n'a trouvé place sur leurs lèvres de carton peint, que jamais un cri de colère n'a fait vibrer la charpente ligueuse, qui soutient leur thorax et supporte leurs membres.

Mais laissons l'ombre de *'t ros Beyaerd* méditer dans l'obscurité de son tombeau, et songer à ses premiers maîtres, à Renaud, Guichard, Allard et Richardet. Paix aux morts, place aux vivants. Termonde possède assez d'autres attrait, pour ne pas nous attarder davantage à l'histoire d'une bête héroïque.

C'est assurément un des plus jolis coins du pays flamand, l'un des plus riches, l'un des plus verts et des plus frais, que celui où s'élève Termonde. L'Escaut arrose d'un côté la campagne, et de l'autre la Dender la coupe de ses mille détours sinueux, puis tous deux confondant leurs flots se mettent en route faisant prévoir, par leur superbe allure, ce grand fleuve qui, après s'être grossi de la Dyle et de la Nèthe, réunies sous le nom de Rupel, traversera magnifiquement Anvers, pour aller porter à la mer du Nord tout le trafic de l'industrielle et laborieuse Belgique. Des deux côtés de son parcours, l'Escaut est bordé de hautes digues, chargées de protéger à marée haute les prairies riveraines. Tous les champs, tous les prés que nous apercevons au loin, tous ces gracieux bosquets et ces grands arbres, qui détachent sur le ciel marbré leur riche silhouette ou leurs robustes frondaisons, sont situés au-dessous des hautes marées. Toutes ces campagnes peuvent être inondées, et là-bas, à l'horizon, ce petit moulin blanc, qui fait une tache joyeuse, c'est Zwyvicque, où Louis XIV était campé, lorsqu'un paysan vint avertir le grand roi que les écluses étaient ouvertes et que son armée, faisant pour lors le siège de Termonde, n'avait qu'à se hâter de déguerpir.

Termonde, en effet, est une place forte, et, grâce au jeu de ses écluses et à la hauteur de l'Escaut, une des places les plus fortes de la Belgique. Ajouterai-je qu'elle est également une des plus anciennes. Des antiquités romaines, découvertes sur son sol, ont même fourni un argument spécieux pour faire remonter ses origines à des limites que

l'histoire locale répudiée. Le cheval Bayard, lui-même, malgré la persistance de son dévouement et sa promeneuse vigilance, est un document d'une authenticité trop douteuse pour justifier la prétention souvent émise par Termonde d'être antérieure, ou au moins contemporaine du cycle carolingien. La première trace d'elle qu'on rencontre dans les vieilles chroniques date du xi^e siècle. C'est également à cette époque fort respectable que remonte son plus ancien monument.

Ce monument, — des fonts baptismaux, — est conservé dans l'église collégiale de Notre-Dame. A franc parler, c'est là un souvenir plus curieux au point de vue archéologique, que précieux au point de vue de l'art. Les sculptures qui le décorent, même pour l'époque, sont barbares et grossières. Ces fonts consistent en une pierre simplement carrée avec une cavité creusée au milieu pour mettre l'eau bénite, et sur ses quatre faces des frises représentent, la première, saint Pierre et saint Paul gardant les portes de la cité de Dieu; la seconde, une Cène fort intéressante, car elle nous initie au service de table de ces temps reculés, et les deux autres, les évangélistes en compagnie de leurs emblématiques animaux.

Au point de vue de l'art pur, hâtons-nous de le dire, l'église Notre-Dame possède d'autres ouvrages d'un plus réel mérite. Ce sont d'abord deux tableaux de Van Dyck, d'une très belle qualité : une *Sainte Famille*, d'une élégance exquise et d'une fraîcheur étonnante de coloris; un *Calvaire*, empreint d'une fougue robuste et d'un sentiment puissant et grandiose qui fait penser à Rubens. Vient ensuite une belle *Assomption de la Vierge*, de G. Crayer, mais avec toute la distance qui sépare un maître de second rang d'un artiste de premier ordre. Ce tableau exceptionnel, toutefois, dans l'œuvre de Crayer, est placé au-dessus du maître-autel. C'est une vaste composition d'un bel élan, d'une grande et sereine puissance. La Vierge est noble; les autres personnages, saint Roch, saint Georges, saint Jérôme, saint Sébastien, qui sont à ses pieds, les apôtres, les vierges, les martyrs qui l'entourent, sont d'une fière allure; mais il leur manque ce je ne sais quoi,

qui est comme la griffe du maître, et rien ne prouve mieux que cet remarquable tableau, comment l'entrain, l'énergie, la vaillance et l'habileté ne sauraient suppléer au manque de génie. Notre-Dame possède encore un autre Crayer et un Quentin Metzys, dont l'authenticité n'est pas établie d'une façon indiscutable, et aussi d'autres tableaux, qui ne doivent pas nous faire oublier une suite d'admirables boiseries.

Ces boiseries appartiennent au xviii^e siècle; leur caractère, par conséquent, n'est rien moins que très sévère. Mais elles sont ici d'autant mieux à leur place, que l'éminent artiste, trop peu connu, qui meubla de ses chaires, de ses orgues, de ses confessionnaux si supérieurement sculptés, un grand nombre d'églises flamandes, Willem Kerrick, s'il est mort à Anvers, est né à Termonde. Une plaque commémorative a été placée par la municipalité sur la maison, où ce *roemryke Beeldhouwer*, comme l'appelle cette inscription, où ce grand sculpteur, si digne d'admiration et si injustement oublié, a vu le jour¹. Cette maison est située non loin de l'Escaut, dans une de ces rues propres et coquettes qui font de Termonde une des villes les plus agréables du pays flamand. Malheureusement, ces rues manquent un peu de pittoresque, et, n'était la grande place avec sa vieille chambre de rhétorique, son hôtel de ville et son beffroi, Termonde, malgré le cours de la Dender, offrirait à l'artiste et à l'archéologue peu de motifs d'étonnement et de surprise.

Nous ne décrivons pas cette place irrégulière et les édifices qui la bordent; la petite gravure que nous en donnons la fera mieux comprendre que ne saurait le faire une longue et pesante description.

L'hôtel de ville, à l'intérieur, n'a plus rien conservé du vieux temps. Ses belles salles bien vastes, bien claires, bien propres, tapissées de beau papier peint, ont été adaptées aux usages un peu froids de la vie municipale et de l'état civil de notre temps. Seul, le grand escalier a conservé toute sa raideur; encore celle-ci n'appro-

1. Cette inscription nous apprend que Willem Kerrick, né le 11 juin 1652 à Termonde, est mort à Anvers le 20 juin 1719.

che-t-elle pas des surprises que ménage l'escalier du beffroi. Nous avons eu la curiosité d'en gravir la plate-forme aérienne, plate-forme située tout à fait au sommet de la vieille tour municipale ; et c'est là une excursion que je prends la liberté de recommander aux personnes amoureuses d'imprévu et de chemins peu frayés. Jamais excursion ne fut plus féconde en surprises ; il est vrai qu'une fois arrivé au but du voyage, on est amplement récompensé.



TERMONDE : LA GRANDE PLACE

La vue qu'on découvre de ce belvédère municipal est absolument féerique ; la ville masse à ses pieds ses maisons multicolores, découpant ses rues, ses places et ses canaux sur le fond rouge des toits. Au milieu de ce troupeau d'édifices de toutes sortes, la Dender s'attarde en circuits, va, vient, et tourne autour des remparts, comme si elle éprouvait quelque regret de se laisser absorber par l'Escaut, qui lui ravit brusquement et son être et son nom. Lui, le vieux fleuve qui roule au loin ses eaux blanches et paisibles, nous le voyons remonter à travers des prairies et des bocages qui s'étendent à perte de vue. Puis, à l'horizon, ce sont les flèches pointues de Malines, de Wetteren, de Gand, d'Anvers, et même de Bruxelles, qu'on aperçoit, à la lor-

gnette, se perdant dans les brouillards roses et violets. On aimerait à demeurer sur ces hauteurs, mais il nous faut penser à la descente ; et la beauté du spectacle ne garantit pas des heurts, des chutes ni des accrocs.

Alost ne possède ni cheval Bayard, ni refrain agressif ; il n'en faudrait pas conclure toutefois qu'elle n'ait pas fait, musicalement parlant, un certain bruit dans le monde. Alost a vu naître sur son sol cet instrument de musique aérienne qu'on nomme un carillon. C'est en 1469 que le premier carillon connu fut construit dans Alost, et, depuis cette époque, l'invention a fait, comme chacun sait, un énorme chemin. En outre, Alost s'enorgueillit de deux titres qui valent au moins celui-là. Elle fut, au moyen âge, capitale de ce qu'on appelait alors la *Flandre impériale*, et la première imprimerie qu'ait possédée la Belgique a fonctionné dans ses murs. Quant au reste de son histoire, il est purement militaire, et elle n'en tire aucune vanité.

Tour à tour, en effet, elle fut assiégée, prise et reprise par ceux qui se disputaient sa possession. Occupée par le parti des Gueux, elle fut, en 1576, surprise par les Espagnols qui la saccagèrent, et, six ans après, occupée par le duc d'Alençon qui ne la traita guère mieux. Ensuite, ce fut le tour des Anglais, et, plus tard, des Français, venant au nom de Louis XIV revendiquer le comté d'Alost, sur lequel le grand roi prétendait avoir des droits indéniables, par suite de son mariage avec Marie-Thérèse.

Puis, quand la guerre laissa la pauvre cité tranquille, la peste et l'incendie la visitèrent. Peu de villes comptent un passé aussi riche en sinistres. Dans une de ces conflagrations, celle de 1605, l'église collégiale de Saint-Martin, qui était une des plus vastes et des plus belles de toute la Flandre, fut presque entièrement détruite. Aujourd'hui encore, et bien qu'elle ait été restaurée, c'est moins une église qu'un tronçon d'église qu'on a sous les yeux, car les deux tiers de la nef, le portail et les tours n'ont point été rebâties. Ce qui est demeuré debout, de ce beau temple si rudement éprouvé, fait amplement

regretter ce qui en a disparu. Le chœur et les transepts sont vastes, de belles proportions, et sans aucune de ces exagérations fleuries qui en France caractérisent souvent l'architecture de cette époque. A l'intérieur, on retrouve cette même simplicité élégante et fière, mais peut-être un peu trop soulignée par le badigeon blanc, dont les teintes crues affadissent toujours les lignes architecturales, et dont l'éclat fâcheux est, ici, à peine atténué par quelques écussons orgueilleux, prétentieux souvenir de nobles morts, en leur vivant paroissiens de l'église.

Le grand attrait de Saint-Martin est moins, toutefois, dans ses lignes intérieures ou extérieures, que dans les œuvres d'art qu'elle renferme, et, parmi ces précieux trésors, il est un morceau de tout premier ordre. Je veux parler du tableau de Rubens représentant *Saint Roch patron des pestiférés*. Ce tableau, sorte de rétable placé au-dessus d'un autel du transept, ne comprend pas moins de quatre peintures différentes.

Au sommet du cadre un petit panneau nous montre la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Puis, au-dessous apparaît la composition principale : saint Roch envoyé par Jésus au secours des pestiférés. Ce second tableau est lui-même divisé en deux parties superposées et reliées ensemble par un escalier, artifice dont le peintre a fait plusieurs fois usage, notamment pour son chef-d'œuvre de Saint-Bavon, à Gand. En haut, sur le palier, saint Roch, vu de face, un genou en terre, la main gauche placée sur sa poitrine, tenant de la droite son chapeau et son bâton de pèlerin, contemple le Christ, qui, drapé dans un grand manteau rouge, lui ordonne, avec un geste d'une grande énergie, de courir au secours des pestiférés et de suivre un ange qui porte écrit sur une banderole les paroles sacrées : *ERIS IN PESTE PATRONUS*. — Ingénieuse disposition des personnages, qui, sans amoindrir la personnalité dominante de Jésus et de l'ange, conserve cependant à saint Roch l'importance que comporte son rôle de bienfaiteur. — Dans la seconde partie, reliée à la première, je l'ai dit, par les marches de l'escalier, les

pestiférés, au nombre de cinq ou six, couchés, assis, debout, lèvent les bras au ciel et implorent la pitié divine. Les chaudes clartés dans lesquelles baignent ces carnations du premier plan donnent une saillie superbe à cette partie du tableau, et ont fourni au grand artiste l'occasion de peindre un de ces morceaux de nu dans lesquels son talent excelle.

Cette œuvre, considérable à tous égards, se complète par deux tableaux de chevalet, exquis l'un et l'autre, le premier montrant un ange soignant saint Roch, et le second le saint secouru dans le désert par son chien, qui lui apporte un pain. Ce beau tableau, bien qu'il soit recouvert par ce voile traditionnel, s'écartant moyennant finance, qui protège pendant les neuf dixièmes du jour la peinture et son cadre contre la lumière et les regards indiscrets, ne laisse pas toutefois que d'être fort encrassé par la fumée des cierges. Il serait à souhaiter qu'on en prit un peu plus de soin.

L'église Saint-Martin renferme encore nombre de tableaux de mérite, notamment un Crayer qui ne compte pas moins de treize personnages. L'autel dédié à saint Martin, rappelant, par sa structure, l'autel du même saint à Ypres, est orné de superbes bas-reliefs rehaussés de bronzes dorés, exécutés dans le style Louis XVI le plus pur. Nous pourrions encore citer un curieux tabernacle du xvii^e siècle; mais à quoi bon? Toutes ces magnificences sont si loin du chef-d'œuvre de Rubens, que mieux vaut n'en pas parler, et, pour ne pas nous attarder outre mesure dans ce sanctuaire, donnons vite un coup d'œil à la tombe du doyen des imprimeurs belges, à ce Thierry Martens dont nous parlions en commençant.

Sa pierre tombale, redressée et appliquée contre la muraille d'une chapelle, est un peu grossière comme exécution, surtout si l'on se reporte à l'année de sa mort (28 mai 1534), où la Renaissance florissait dans tout son éclat. La figure du bon Thierry, assez peu caractéristique, est sculptée d'une façon très rudimentaire. Elle est, en outre, encadrée dans une de ces architectures mouvementées, comme Holbein

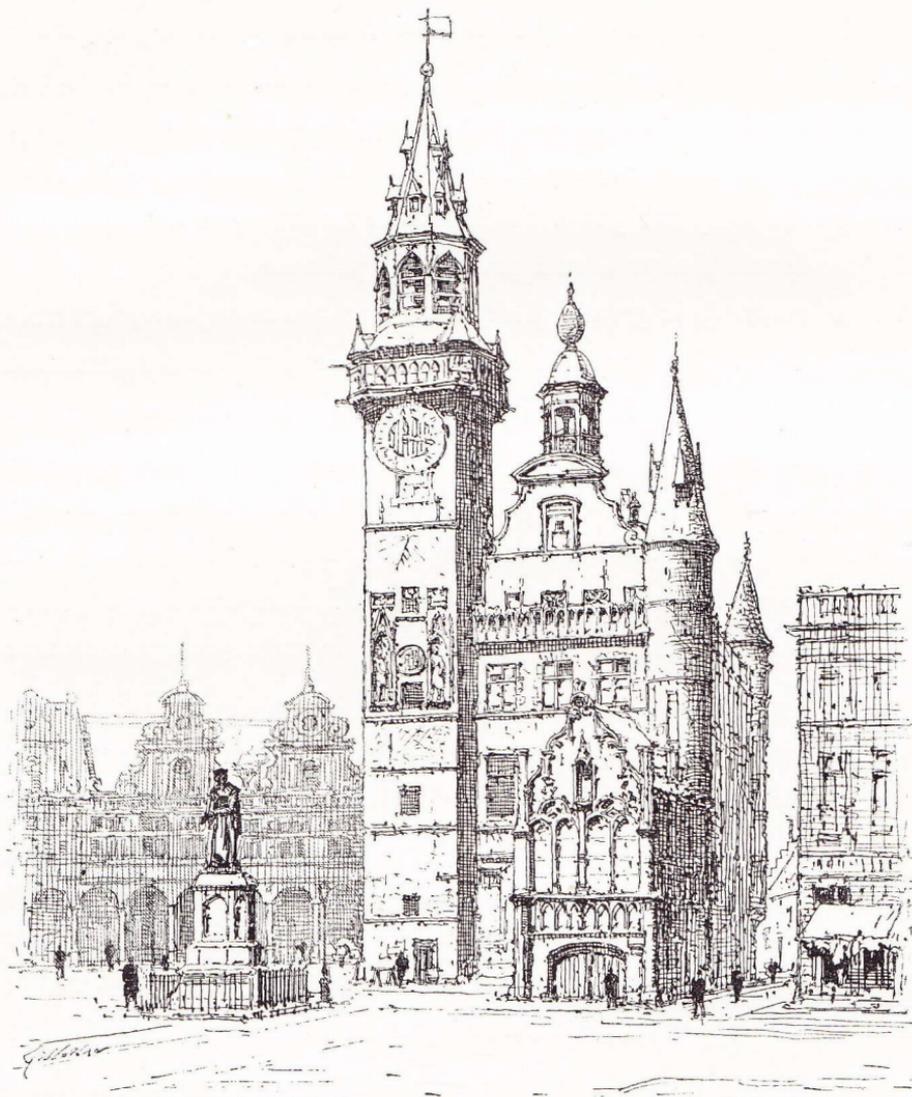


H. Dujardin.

TERMONDE
Vue sur la Meuse.

Imp. Eudes.

en dessina plusieurs pour les éditeurs de Bâle. En guise d'armoiries, on a inséré, dans cette architecture, la marque d'imprimeur de Mar-



ALOST : HÔTEL DE VILLE ET BEFFROI

tens, et l'on ne pouvait choisir des armes plus parlantes ni mieux appropriées au personnage. Enfin, une inscription gothique, dont quelques auteurs ont cru devoir, fort à tort, croyons-nous, faire honneur à Érasme, le proclame « le premier imprimeur d'Allemagne,

de France et des Pays-Bas », ce qui est assurément aller trop loin et forcer singulièrement la note; mais à qui pardonnerait-on l'hyperbole, si ce n'est au patriotisme local ?

Cette pierre tombale, au dire de certains écrivains, appartient en principe à un couvent de Guillemins situé dans l'intérieur de la ville. A la destruction du couvent, en 1774, le Magistrat fit enlever la dalle et la fit transporter dans l'église Saint-Martin. Mais ce n'est pas le seul témoignage d'estime et de reconnaissance que la ville d'Alost devait donner à son premier imprimeur.

Au centre de la grande place, si tant est que cette place, fort irrégulière et très pittoresque, ait vraiment un centre, on a récemment élevé une statue à Thierry Martens, statue de fantaisie s'entend, car on manquait de portrait bien authentique, statue idéalisée surtout, poétisée, qui ne ressemble en rien à la dalle funèbre du couvent des Guillemins. Si nous en croyons ce document, en effet, ce grand homme aurait été un gros homme, fort bouffi, avec une figure glabre et le double menton des gens adipeux. Or la statue ne nous montre rien de cela.

Ce qu'il y a de mieux, au reste, dans ce monument de métal, c'est le cadre pittoresque qui l'entoure; c'est cette place biscornue, étrange, bordée de maisons du xvii^e siècle, brique et pierre, montées sur arcades et alignant leurs pignons identiques. C'est surtout le ci-devant hôtel de ville, avec sa *bretèche* du xvi^e siècle, qui projette en avant sa saillie tout ornée de clochetons, de pignons, de niches, de dais, de colonnettes reliées ensemble par les contours bistournés d'un gothique enflouronné et fleuri; avec sa façade austère, ses tourelles, et son grand beffroi carré, armé d'un carillon endiablé, capable, si l'on voulait, de mettre en fuite tous les chevaux Bayard passés, présents et futurs.

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.